



A TES YEUX

Telle sur une mer houleuse, la frégate
Emporte vers le Nord les marins soucieux,
Telle mon âme nage, abîmée en tes yeux,
Parmi leur azur pâle aux tristesses d'agate.

Car j'ai revu dans leur nuance délicate
Le mirage lointain des Edens et des cieus
Plus doux, que ferme à nos désirs audacieux
La figure voilée et sombre d'une Hécate.

Hélas ! courbons le front sous le poids des exils !
C'est en vain qu'aux genoux attiédies des amantes
Nous cherchons l'infini sous l'ombre de leurs cils.

Jamais rayon d'amour sur ces ondes dormantes
Ne vibrera, sincère et pur, et les maudits
Ne retrouveront pas les anciens paradis.

FRANÇOIS COPPÉE.

LE MIROIR

— Une lettre d'Italie, mon père ! dit en entrant dans le cabinet de travail de M. de Grand'maison, un grand jeune homme vêtu d'un élégant costume de chasse. J'allais partir quand le facteur est venu me l'apporter.

— D'Italie ? fit le vieillard intrigué, mais je ne connais plus personne en Italie.

Ce disant il rompit le cachet et se mit à parcourir d'un œil rapide quatre pages couvertes d'une écriture féminine très régulière.

Anselme s'était éloigné par discrétion de la cheminée devant laquelle son père était assis. Tout à coup M. de Grand'maison rougit, replia la lettre un peu fébrilement et la serra dans son secrétaire, sans dire un mot.

— Vous ne m'accompagnez pas ce matin mon père ? demanda le jeune homme.

Le vieillard rêva un moment, puis serrant la main d'Anselme, debout et penché sur son fauteuil :

— Merci, Anselme, fit-il, pas aujourd'hui. Et bonne chance !

— Au revoir donc ! dit le chasseur en se retirant.

Dès que le père se vit seul, il donna un tour de clef à sa porte et courut reprendre sa lettre. Il lut ce qui suit :

« Vous serez bien surpris, monsieur, de recevoir de mes nouvelles après tant d'années de silence. Si jamais vous avez souhaité d'être vengé de moi, vous l'êtes Ma destinée s'est chargée de l'expiation

« J'écris devant un miroir de Venise de votre connaissance. Ce qu'il nous disait quand nous étions jeunes tous les deux, il ne me le dit plus. Je ne suis plus *Iris la jolie*, le nom que vous me donniez dans vos vers.

« C'était le miroir de notre printemps c'est aujourd'hui le miroir de mon hiver Tout est bien fini, bien fini ! Je parle ici avec la même sincérité cruelle que lui. Vous en jugerez en me lisant. Croyez-moi, si, après vous avoir brisé le cœur, je vous dis que je vous aimais et que je n'ai aimé que vous oui, croyez-moi !

« Mais ce qui prouve que cependant je ne vous aimais pas, comme vous le méritiez, c'est que je vous trouvais, à l'exemple de mes parents, de trop petite maison et de trop peu de fortune pour moi C'est moi qui étais indigne de vous.

« Cet accès d'humilité vous surprend. Il y a, voyez-vous, au déclin de la vie, des regrets qui s'éveillent et des regrets bien cuisants E conduit,

vous ne pouviez revenir à la charge, un orgueil légitime vous le défendait Apprenez aujourd'hui de moi que, si vous aviez pu le faire, par quelque moyen que je n'imagine pas, six mois, un an après, j'eusse fait bon marché des préjugés de ma famille et j'eusse été à vous irrévocablement.

« Je n'ai rien oublié et vous allez le voir. Vous rappelez-vous un soir où vous et moi nous étions dans cette galerie de la duchesse, — ma tante, — au bord de la Meuse, par un de ces clairs de lune qui tourne la tête aux amants On apporta les lampes dont il n'était que faire par une semblable soirée et l'on servit le thé

« Il y avait là sept ou huit dames. Nous brodions toutes excepté ma sœur qui était sur le point de se marier. Il n'y avait d'hommes que son fiancé et vous. Ma sœur était assise au piano où elle laissait courir ses doigts Quand elle cessait, je la priais de recommencer Pourquoi ? Parce que la musique occupait les oreilles des personnes présentes et les empêchait de s'occuper de nous Depuis six mois, vous m'aimiez sans me l'avoir dit J'avais comme un pressentiment que, ce soir-là, vous me le diriez !

« Vous étiez assis dans l'embrasement d'une fenêtre. Le rideau tombait à longs plis sur le dossier de votre chaise, et la mienne, en équerre avec la vôtre, était tournée vers la table ovale que présidait la duchesse étendue sur un sofa.

« Par la fenêtre ouverte, la brise de la nuit venait caresser mes cheveux noirs, vraiment beaux alors, n'est-ce pas, monsieur ? Aujourd'hui, ils sont abondants encore, mais tout gris Je tourne à la neige.

« Vous étiez là, j'y étais Le reste du monde n'existait pas, hormis cette musique peut-être qui caressait votre amour, lorsque ma sœur ne songeait qu'à bercer le sien

« C'est de ce jour que date votre premier aveu, que je ne repoussai point au contraire

« Moins d'un mois après, vous demandiez ma main, qui vous fut refusée. Alors, pourquoi vous avais-je encouragé ? Parce que je voulais, moi, ce que ma famille ne voulut pas Je lui céda

« J'ai gardé copie de la lettre qui mit fin à nos relations. Il n'y a pas un mot de cette réponse tant soit peu insolente, dont je ne fus ni l'auteur, ni l'inspiratrice, qui ne soit un remords saignant pour mon cœur On disait là-dedans que la différence de nationalité aurait suffi pour me défendre de songer à vous

« Sur l'honneur, monsieur, je ne pensais qu'à vous Je trouvais ma gloire dans le culte que vous me rendiez Au moment décisif, je pris peur, je fus égoïste ; je me soumis par habitude, par paresse plus que par conviction. Je fus lâche

« Cinq ans après, je reçus une lettre de vous où vous me disiez que j'avais brisé votre vie, en trompant à plaisir vos espérances Vous ne me demandiez rien, naturellement, mais vous me mettiez en face de ma félonie. Savez-vous pourquoi je ne vous répondis rien ? Je ne le pouvais plus. J'étais mariée et comment !

« J'avais commencé à comparer les partis qui s'offraient avec celui que ma famille avait repoussé. Les grands nobles et les gros riches qui m'entouraient et qui me courtoisaient me semblaient tellement inférieurs à vous que je ne pouvais les prendre au sérieux. Mais le temps passait, on commençait à dire que je coifferais Sainte-Catherine. J'apprenais à mes dépens que la sincérité des hommages en fait le prix et que tous les encens ne se ressemblent pas Je voyais arriver la trentaine, la jeunesse encore pour une femme, la maturité pour une fille Un homme se présenta, déjà sur le déclin de l'âge et à demi ruiné, mais porteur d'un grand nom

« Mon père, fier d'une union qui m'apparentait à une famille princière, quasi-royale, me força la main. J'épousai le duc de L, malgré ma répugnance.

« Ma vie, dès lors, ne fut qu'une suite de chagrins, de tristesses et d'humiliations. Un an après mon mariage, le duc reprit sa vie dissipée d'autrefois. Je devins pour lui une étrangère Joueur et libertin, il oublia même qu'il était père, car une enfant nous était née, qui devint ma seule consolation au milieu de ma douleur et de mon isolement C'est sur elle que je concentraï toute mon af-

fection ; c'est la chère présence de ma fille qui me fit supporter les amertumes de mon existence

« Je vous ferai grâce du récit de ma vie Mais croyez, monsieur, que vous avez été bien vengé

« Aujourd'hui, je suis veuve et libre. Si je me résous à vous montrer mes plaies, c'est que depuis bien longtemps l'âge a éteint en moi les ardeurs de la jeunesse Je poursuis un autre but. J'ai à vous adresser une demande Si votre cœur blessé refuse à ma mémoire un peu de compassion, brûlez ma lettre si elle évoque encore chez vous un doux souvenir mais seulement dans ce cas, — consultez-vous bien, — poursuivez votre lecture

« Ma fille est grandelette, ; elle a dix-sept ans, il est difficile à une mère de faire un portrait ressemblant de son enfant Sachez seulement qu'elle passe pour fort jolie et elle est encore meilleure que belle

« Je vous entends me demander où tend cette apologie. Hélas ! de mes deux miroirs, le miroir d'hiver qui me crie : — Vieille femme ! le miroir de printemps, qui est ma fille, quel peut-être celui qui attire le plus mes regards ? Si vous aviez quel que part un second exemplaire de vous, âgé de trente ans de moins que vous, cet autre vous n'aurait-il pas souci d'une âme vierge à qui donner la sienne ? De quelle appréhension ne suis-je pas agitée quand je vois déjà tourbillonner autour de ma fille, comme des abeilles autour d'une fleur, un essaim de curieux, d'impatients de maris ?

« Or, je n'ai connu que deux êtres parfaits sur la terre : ma sœur et vous. Un mari pour ma fille ne peut me venir que de vous, puisque depuis longtemps j'ai fermé les yeux de ma pauvre sœur Savez-vous que je le prendrais aveuglément de votre main ?

« Que si mon souvenir évoquait en vous trop d'amertume, au besoin je me supprimerais

« Voyant partir ma fille pour le bonheur, de peur de l'attrister, je lui dirais : — au revoir ! bien qu'assurée tout bas de ne la revoir jamais.

« Que vous dirai-je encore ? Vous savez tout sur moi et n'ai désormais rien à vous apprendre. Vous me voyez dans ces pages comme je vois dans mon miroir, dépouillé du prestige que j'avais à vos yeux quand *Iris la jolie* vous tournait la tête. Je n'espère plus rien pour moi, mais j'espère encore pour ma fille. La plus belle revanche que vous pourriez prendre serait celle d'un gentilhomme : combler l'enfant en retour des déboires qui vous sont venus de la mère ! Elle met à vos pieds, monsieur, cet orgueil de race qui lui fut si fatal Elle y renoncerait pour que sa fille eût l'honneur de porter votre nom, *si vous aviez un fils comparable à vous !* »

* *

— Eh bien ? dit M. de Grand'maison à Anselme, as-tu fais bonne chasse ?

Le vieillard était agité contre son ordinaire. Anselme, qui avait le teint et l'œil assez allumés, sourit d'un œil vainqueur et mystérieux.

— J'ai changé d'avis, fit-il, je n'ai pas chassé

Et il ajouta d'un air un peu embarrassé :

— Je me suis promené simplement.

— Ah ! fit le père d'un air soucieux.

— Et vous, mon père, reprit le jeune homme, qu'avez-vous fait en mon absence ?

— J'ai songé à te marier.

— A mon âge ! fit Anselme tout surpris.

— Mais à quel âge donc ? Tu vas avoir trente ans ! Es-tu d'avis qu'il faut que jeunesse passe

— On ne peut plus de cet âge Ne sera-t-il pas temps que j'épouse d'ici à quelques années une femme riche ma cousine Berthe, par exemple ?

— Mais elle est bossue ! s'écria le père en faisant la grimace.

— Oh ! en êtes-vous bien sûr ? Je vous assure que le domaine du Quesnoy rapporte bon an mal an 40,000 livres de rente.

— On le dit !

— J'en suis sûr ! C'est le notaire de ma tante qui me l'a affirmé.

Il y eut un moment de silence pendant lequel M. de Grand'maison déchira lentement et en petits morceaux la lettre d'Italie, il releva la tête et,